



## World Library and Information Congress: 70th IFLA General Conference and Council

22-27 August 2004  
Buenos Aires, Argentina

Programme: <http://www.ifla.org/IV/ifla70/prog04.htm>

---

**Code Number:** 035-F  
**Meeting:** 144. School Libraries and Resources Centres with Libraries for Children and Young Adults  
**Simultaneous Interpretation:** -

### L'aventure de lire

**Gustavo Roldán**

Ecrivain

Buenos Aires, Argentine

---

#### *Synthèse*

*Le point de vue d'un écrivain, non spécialiste en bibliothèques mais en rapport avec le thème de la lecture par une longue relation avec les institutions scolaires à travers le pays.*

- *Les livres et la réalité dans un pays du tiers monde, théoriquement démocratique, qui essaie de soutenir les bibliothèques populaires et scolaires.*
- *Les problèmes et les conflits avec l'éducation et la culture dans un lieu où des centaines de milliers d'enfants vont à l'école parce qu'il y a une assiette de nourriture.*
- *Les croisades, petites mais méritoires en faveur de l'accès aux livres, de la part d'institutions privées et publiques. Les succès et les échecs.*
- *Le rôle des bibliothèques populaires et scolaires pour la formation des lecteurs. La responsabilité des auteurs et des citoyens face au conformisme qui soutient parfois une culture élitiste et enthousiasmée par la mondialisation.*
- *La promotion de la lecture. Pourquoi, pour qui et pour combien.*

L'aventure de lire commence vraiment tard – quand elle commence - dans la plupart des pays d'Amérique Latine. Avec du retard, quand plusieurs combats ont déjà été perdus. Mais nous savons tous grâce à de longues expériences que perdre une bataille, ce n'est pas perdre la guerre. D'où la responsabilité de devoir récupérer des espaces qui ont été refusés, bien que pas nécessairement pour toujours. Je parle depuis ma place d'écrivain, et je fais quelques réflexions sur un paysage que je parcours comme auteur de livres qui s'insèrent dans l'école et dans la communauté. Par conséquent mes observations ne sont pas celles d'un spécialiste

en bibliothèques. Elles sont celles de quelqu'un qui vit jour après jour des situations très liées à la lecture, à partir de son métier, en parcourant le pays.

Depuis le premier jour de sa vie un nouveau-né se trouve entouré par une famille et par une boîte à musique, par des mots, des couleurs, des mouvements, sans problèmes de manque de temps comme ses parents qui doivent travailler – ou chercher du travail –, faire la cuisine, s'occuper des multiples conflits, petits et grands, qui surgissent chaque jour. Et un enfant grandit bercé par une famille – structurée ou déstructurée – et un téléviseur.

Ces présences, au fil du temps, des années, génèrent sans doute une accoutumance, une intériorisation du monde et des éléments fondamentaux qui tissent la réalité. Et l'accoutumance, nous le savons tous, peut gouverner nos systèmes de vie car c'est ce que nous connaissons de plus sûr, ce qui nous soutient, nous donne une certaine stabilité et nous défend du changement, qui produit toujours une dose de peur.

Dans un monde où les valeurs s'écroulent, il reste encore - je crois, je veux croire -, il reste encore les livres comme un rempart de dignité. Un livre est une clef, est une porte qui peut s'ouvrir, une pièce où se trouve ce que l'on ne doit pas savoir, un lieu de connaissance de la vérité et de l'interdit, qui laisse des marques que l'on ne peut plus effacer.

Mais où sont les livres ? La question, comme toutes les questions, a beaucoup de réponses. Une première tentative de réponse pourrait être : ils sont dans les librairies et dans les bibliothèques, privées et publiques. Mais dans les librairies se trouvent les livres pour les uns et dans les bibliothèques se trouvent les livres pour les uns et pour les autres. Il faut des précisions pour pouvoir nous comprendre. Par exemple, à partir d'où parlons-nous ? Depuis quel village, quelle ville, quel pays ?

Je ne peux parler que depuis un ici et un maintenant, depuis cette Argentine du début du XXI<sup>e</sup> siècle, même si c'est un ici trop complexe, car la bibliothèque d'une école dans un petit village du Chaco n'est pas la même chose que certaines bibliothèques de la Capitale. Et s'y ajoutent les confusions et les malentendus. Il est très probable que presque toutes les personnes présentes aient supposé que je parlais des avantages qu'a la bibliothèque de Buenos Aires. Je n'ai pas dit cela. J'ai dit que ce n'était pas la même chose.

L'école de Buenos Aires a probablement une bibliothèque avec des milliers de livres, et celle du petit village anonyme en a probablement à peine une douzaine. Mais comme il ne s'agit pas des chiffres de la télévision, où le plus est toujours le mieux, ce qui importe n'est pas combien de livres il y a sur les étagères mais ce que l'on fait avec eux.

Un autre présupposé, c'est qu'un endroit où les rues sont en terre a, par nature, moins de possibilités, dans n'importe quel domaine. C'est aussi vrai, mais pas complètement. Manquer de certaines choses n'empêche pas d'être riche d'autres choses.

### **La porte interdite**

Même si beaucoup d'entre vous s'en souviennent, je vous raconte l'histoire de Barbe bleue, de Perrault, qui, je ne sais pourquoi, m'est revenu à l'esprit récemment. Et ceci ne fait que démontrer une fois de plus comment les contes fonctionnent, qui restent dans nos têtes jusqu'à ce qu'un jour, dix ou cinquante ans plus tard, ils viennent se rappeler à notre mémoire.

La question est que soudain Barbe bleue est apparu, et je me suis mis à me demander ce qu'il faisait là, et j'ai fini par comprendre qu'il était en train de m'expliquer certaines choses, de celles qu'on ne finit jamais de comprendre.

En synthèse, voici l'histoire : Barbe bleue était l'homme le plus riche, puissant, noble et tous les et cætera qui faisaient de lui le meilleur parti pour les jeunes filles à marier. Mais il avait un problème, sa barbe bleue provoquait un rejet parmi les damoiselles en âge de se marier.

Après quelques péripéties dans l'histoire, Barbe bleue épouse une jeune femme séduite, malgré la couleur de sa barbe, par sa sympathie et sa grande richesse ; il l'emmène habiter dans une de ses maisons. Après un certain temps le gentilhomme annonce à son épouse qu'il doit faire un voyage pendant plusieurs semaines et laisse celle-ci maîtresse du château, lui conseillant d'inviter sa famille et ses amis, de profiter de l'agrément d'un lieu plein de charmes.

Barbe bleue lui donne les clefs de tous les appartements, même celle de celui où il garde ses trésors. Tout est à sa disposition mais, lui montrant une petite clef, il lui indique que celle-ci appartient à un cabinet où il lui est strictement interdit d'entrer. Puis il part.

Des parents et des amis arrivent sans tarder, pour profiter de l'agrément et des plaisirs de la maison, mais la jeune femme, maîtresse des lieux, n'est curieuse que pour connaître le cabinet dont l'entrée lui est interdite. Il n'est pas difficile d'imaginer ce qu'elle fait en premier. Elle cherche la petite clef et ouvre la porte interdite. A sa surprise et à son désespoir elle y trouve plusieurs femmes égorgées –les précédentes épouses de Barbe bleue- , attachées le long des murs et quand elle essaie de s'enfuir elle laisse tomber la clef qui se tache du sang qui couvre le sol.

La jeune femme court vers sa chambre et essaie de laver la clef, mais il s'agit d'une clef magique et la jeune femme a beau la nettoyer et la frotter d'un des côtés, la tache de sang apparaît de l'autre. Et pendant ces moments de désespoir Barbe bleue revient, avant l'heure, car ses affaires étaient terminées.

La jeune femme se trahit quand elle rend la clef tachée ; son époux sort un coutelas et lui dit qu'il la tuera. Elle demande un peu de temps pour prier Dieux et il le lui donne. Lors qu'elle est seule elle appelle sa sœur et lui demande de monter à la tour, voir si leurs frères arrivent, qui avaient promis de venir la voir ce jour-là. Après une longue attente durant laquelle les frères ne viennent toujours pas, le temps imparti arrive à sa fin. Alors Barbe bleue arrive et s'apprête à lui couper la tête, mais quand il est sur le point de le faire ses deux frères arrivent et le tuent. Fin de l'histoire, outre quelques détails de fin heureuse et une morale pour achever le tout.

Il y a une porte interdite, il y a un endroit qui ne doit pas se voir, il y a une clef qui ne doit pas s'utiliser, il y a une punition de la curiosité qui peut devenir mortelle, il y a du sang qui laisse des marques ineffaçables, tous les symboles dont la psychanalyse peut s'abreuver jusqu'à plus soif. Mais ce qui m'importe maintenant, c'est de faire un lien, entre l'histoire de cette clef, de cette porte, de cet interdit, de ces punitions annoncées, et la présence d'un livre.

Un livre – je le répète – est aussi une clef, une porte qui peut s'ouvrir, une pièce où l'on trouve ce que l'on ne doit pas savoir, un lieu de connaissance de la vérité et de l'interdit, et il laisse aussi des traces qui ne pourront pas s'effacer.

Mais ce que nous sommes en train de faire ici est tout le contraire de ce que conseillent les morales. Nous sommes en train d'encourager à violer les normes, à utiliser la clef et à pénétrer dans la pièce interdite, à satisfaire sa curiosité et à chercher la connaissance, à nous refuser de rester dans l'ignorance et la pure habitude, même si nous devons faire face à une punition que nous ne connaissons pas bien. Et n'oublions pas que dans ce cas il n'y aura pas deux chevaliers courageux capables de donner une fin heureuse.

Peut-être sommes-nous en train de faire quelque chose d'autre, de nier la justice de la punition, de penser que tout pourrait être autrement et que les lois ne sont pas toujours justes.

Je voudrais m'arrêter ici un moment et préciser pourquoi je ne suis pas du tout convaincu par les pratiques, aujourd'hui très fréquentes, des méthodes de stimulation, comme les prix à la lecture rapide, à la quantité, à chaque livre lu.

La littérature – l'art en général - exige un temps qui est implicite au texte même, à la mélodie d'un poème, et à la connexion que le lecteur fait avec le texte. Transformer cette lecture en un prix à la quantité, c'est abâtardir l'harmonie et la beauté et devenir comme ces touristes qui afin de voir une œuvre d'art dans une exposition mondiale – il n'y a pas si longtemps, au Japon – ont dû passer sur un tapis roulant devant la Piété de Michel-Ange pour pouvoir la voir – la voir ? – pendant quelques secondes, épatés de la valeur en dollars de l'œuvre.

### **Le regard de l'écrivain / Les bibliothèques**

Le regard critique est une obligation morale pour l'écrivain. Dans un monde où l'injustice est évidente si nous observons les quatre coins de la terre, nous laver les mains peut nous faire ressembler à n'importe quel personnage ou impresario du showbiz, pour qui les problèmes de ceux qui ont faim, de ceux qui meurent de faim chaque jour, se résolvent en ignorant leur existence.

On pourrait penser qu'il est impossible d'ignorer la barbarie illimitée de ce qui nous entoure. Mais apparemment ce n'est pas si difficile, il suffit de fermer les yeux ou de regarder ailleurs. Et la preuve de cette facilité, c'est que la barbarie continue d'être autour de nous et qu'elle ne nous alarme que lorsqu'il survient une violence extrême qui va au delà des limites de ce que nous avons déjà accepté comme une réalité quotidienne. Ce jour-là nous organisons des manifestations, nous portons des pancartes, des bougies allumées, de grands panneaux ; nous crions, furieux ; nous exorcisons la barbarie pendant un moment et nous revenons nous reposer avec bonne conscience, satisfaits du devoir accompli.

Demain la presse, les journaux télévisés, les radios, mettront en évidence le succès des manifestations, montreront les dizaines de milliers de participants, et nous ressentirons quelque chose comme de la joie car nous constatons que vivre en démocratie a de multiples avantages. Je ne m'oppose pas aux manifestations, aux protestations, aux cris. Ils me préoccupent quand ils ne sont qu'une décharge qui se satisfait vite, et que nous revenons – ceux qui pouvons revenir – à la paix de la table bien servie.

Mais, est-ce ceci, vivre en démocratie ? Si je me souviens bien de ce que l'on m'a appris à l'école, la démocratie est un système de gouvernement où le peuple exerce la souveraineté. Si ceci est ainsi, le compte n'est pas bon. Cinquante pour cent des Argentins vivent au niveau le plus bas de la pauvreté, plus de neuf millions carrément dans la misère, trois enfants de moins de douze ans sur quatre sont pauvres. Nous sommes un pays de 36 millions d'habitants et, si telles sont les données de notre réalité, nous sommes loin d'avoir compris le concept de démocratie.

Et c'est à ce point de l'histoire que les bibliothèques jouent – ou devraient jouer – un rôle fondamental. Dans une société où les livres deviennent un article de luxe – et comme tous les

articles de luxe, hors de portée d'une très grande partie de la population - , les mettre entre les mains des gens devient une œuvre formidable qui peut compléter ces anciennes Œuvres de Miséricorde, qui sont parmi les grandes pensées de l'humanité. Au « donner à manger à ceux qui ont faim, donner à boire à ceux qui ont soif », ajoutons : donner des livres à ceux qui ont cette autre soif et cette autre faim qui doivent elles aussi être satisfaites pour que l'homme se développe.

J'ai commencé en parlant de l'écrivain et ce qui nous réunit ici, ce sont les bibliothèques. Ce qui arrive, c'est que je ne peux pas séparer une chose de l'autre, de la même façon que je ne peux pas séparer l'écrivain et les bibliothèques du point final dans le parcours d'une œuvre : le lecteur.

Si les bibliothèques donnent à manger et à boire, cherchant à satisfaire ces autres faims, il est évident qu'elles jouent un rôle social, en palliant des manques, en fermant des brèches qui restent très souvent ouvertes car nous supposons, peut-être avec raison, que les autres faims sont plus urgentes. Mais ce qui est urgent ne peut pas remplacer à jamais ce qui est important, car nous nous ne nous occuperions alors que des besoins propres à la survie.

Il est clair que les livres ne sont pas seulement dans les bibliothèques. Ils sont également dans les librairies, mais dans les bibliothèques ils se trouvent – ou devraient se trouver - accompagnés d'un regard expert, d'un œil critique, complice de la littérature, pas des ventes ; un regard apte à séparer le bon grain de l'ivraie, à aider le lecteur, en particulier le lecteur débutant, et à lui proposer les choix les plus bénéfiques. Ce n'est pas une tâche simple, comme n'est pas simple la tâche du petit lecteur qui fait ses premiers pas, en trébuchant, et chez qui chaque chute peut être ressentie comme un pas en arrière. La tâche du bibliothécaire est ardue et pleine de responsabilités, car le succès ou l'échec dans la formation des lecteurs est en grande partie entre ses mains. Assumer cette responsabilité, prendre à sa charge le véritable objectif qu'elle vise, je crois, c'est l'enjeu central du métier, et non pas de donner des livres avec les automatismes des gestes répétés mécaniquement, fondés sur la seule technique.

Les bibliothèques scolaires font partie du même établissement où l'on apprend à lire. Leur rôle complète le travail réalisé en classe : enseigner les techniques de la lecture, enseigner à décoder ces signes que nous appelons lettres avec lesquels se forment les mots et nous apprenons à lire. Et c'est ainsi que l'on nous alphabétise. Oui, nous avons été alphabétisés, mais avons-nous appris à lire?

Dans le meilleur des cas nous avons appris à lire les informations du journal, les choses claires et précises où deux plus deux font quatre, où les mots ont un sens univoque et nous comprenons tous la même chose. Où le mot arbre signifie *plante à tronc ligneux* ; où le mot oiseau signifie *animal vertébré ovipare avec des plumes* ; où le mot fleur signifie *partie d'un végétal contenant les organes de reproduction des plantes*. Et s'il nous avons encore un doute nous nous servons du dictionnaire et voilà.

Mais plus tard nous retrouvons ces mêmes mots dans un poème et ces définitions ne nous servent à rien. Maintenant elles sont quelque chose d'autre, mises dans un contexte qui les charge d'autres sens, et elles peuvent être le symbole de la joie ou de la tristesse, de la liberté, ou être une porte ouverte vers ce que nous finissons jamais de comprendre. Et de plus elles n'ont plus ce sens clair et univoque qui faisait que nous pouvions comprendre tous la même chose. Maintenant, chaque lecteur aura des expériences différentes, en accord avec sa capacité lectrice, avec sa sensibilité, avec son intelligence, son âge, sa culture, avec les possibilités que son milieu social et culturel a pu lui donner.

Il y a peut-être une manière plus claire de parler; j'en ferai l'essai avec un poème d'Emily Dickinson :

*Pour faire une prairie*

*sont nécessaires*

*un trèfle*

*une abeille*

*et un rêve.*

*S'il nous manque l'abeille*

*il suffira du rêve.*

Je répète, je suis un écrivain, et je suis aussi un citoyen préoccupé des hontes que nous impose cette réalité de politiciens voleurs et corrompus qui sont systématiquement jugés – quand tout se passe bien-, au fur à mesure qu'ils quittent le pouvoir.

J'ai n'ai pas d'autre spécialisation, mais j'ai le sens commun. Ces considérations sur l'alphabétisation, je ne les mets pas en rapport avec le travail des enseignants, qui va bien au delà de ce qui leur est normalement demandé. Des milliers d'instituteurs ajoutent à leur tâche quotidienne, entre autres choses, l'effort solidaire de donner à manger à d'innombrables enfants, dont beaucoup ne vont à l'école que parce qu'il y a une assiette de nourriture.

Je pense aux projets arbitraires et aux changements de projets de gouvernements qui inventent du jour au lendemain de nouveaux systèmes capricieux ou absurdes que le gouvernement suivant se chargera de changer pour un autre, aussi arbitraire que celui que l'on vient d'abandonner, et lesquels font peu d'attention à l'avis de ceux qui sont en contact direct avec les difficultés concrètes de l'enseignement, et à l'avis de la communauté proche de l'école.

### **Le questionnement et le conformisme**

Si dans cette rencontre on cherche à créer des espaces de réflexion parmi ceux qui produisent des œuvres littéraires, parmi ceux qui enseignent, ceux qui analysent la littérature et en discutent, ceux qui guident et conseillent, en particulier les enfants..., nous ne seront sûrement pas tous d'accord sur les critères de ce qui est la littérature, ou sur son utilité, ou sur la fonction qu'elle remplit dans la société, etc., etc.

Il y a, en simplifiant à l'extrême, deux ou trois lignes fondamentales où les chemins se croisent. D'un côté, ceux qui voient dans la littérature, en particulier dans la littérature enfantine, un outil pour l'éducation, ou un objet de divertissement, une sorte de sain passe-temps qui protège les enfants des dangers de la rue, du dehors, des mauvaises fréquentations. On sait bien que le bon côté du monde est à l'intérieur de la maison et que la méchanceté commence à régner dès que nous ouvrons la porte de sortie. Il vaut mieux ne pas regarder les rapports et les enquêtes sur les violences qui se produisent à l'intérieur des murs et qui n'ont retenu l'attention publique que dans les dernières années.

Et de l'autre côté se trouvent – nous trouvons – ceux qui pensent que la littérature s'installe dans la société d'une manière engagée, non conformiste, et qu'elle questionne les

valeurs du système, et lutte pour une justice qui rende les hommes maîtres de leur propre destin et leur permette le droit au bonheur.

En raison d'une séparation arbitraire des âges, tout ceci est permis dans les livres pour adultes, mais dans les livres pour enfants on entre dans l'espace de l'interdit, de ce dont on ne parle pas, des multiples tabous qui règnent dans le monde de l'enfance, comme si en les taisant, d'une manière magique, ils cessaient d'exister. C'est pareil avec les thèmes de l'amour, de la mort, des idéologies, de la sexualité, de la violence, considérés majoritairement comme inadéquats.

Les livres et la réalité quotidienne ne sont pas des choses distinctes. Si la faim, les injustices, la douleur sont dans la rue, ce sont des aspects d'une réalité qui doit être transformée, et c'est l'une des fonctions de l'écrivain de collaborer à la prise de conscience de chaque conflit depuis le plus jeune âge du lecteur.

Former des citoyens avec une pensée critique, conscients de leurs droits et devoirs, est un objectif de notre système éducatif. Mais en général la formation à l'analyse et à la réflexion est question toujours remise au lendemain.

D'où l'importance du rôle de la bibliothèque, qui accueille les (presque) seules manifestations de défense du droit à ne pas être d'accord avec ce que l'on pense qui peut être autrement, ou simplement le droit au doute sur ce que l'on apprend en classe. Bien sûr, les solutions ne sont pas dans les contes ou dans les poèmes, mais il y existe la possibilité de découvrir des pensées plus ouvertes, avec davantage de propositions, davantage de possibilités et de doutes. Et le doute est une fenêtre qui peut nous enrichir plus que la pauvre sécurité que deux et deux font quatre, sur laquelle nous nous appuyons pour vivre tranquilles.

Il y a largement plus d'un siècle les Bibliothèques Populaires sont apparues, avec la loi révolutionnaire qui impulsa une politique éducative promettant un espace pour la communauté, face à la culture élitiste dominante. Leur succès fut renforcé par des gouvernements démocratiques ultérieurs qui n'ont pas brillé par leur permanence au pouvoir, en alternance avec des périodes d'autoritarisme militaire, et d'autoritarisme même dans des systèmes dits démocratiques, qui ont asphyxié et arrêté le développement de toute forme de culture et, en particulier, la culture populaire.

Mais cette fois nous arrivons à vingt ans de gouvernements plus ou moins démocratiques – chiffre inédit dans un pays aux coups d'état si fréquents -, et ce fut une préoccupation partagée, avec les hauts et les bas, que de faire quelque chose pour la culture, avec une attention spéciale portée aux bibliothèques populaires et scolaires. Avec des bibliothèques améliorées de manière substantielle grâce au travail de professionnels spécialisés dont elles manquaient auparavant, nous pouvons parler aujourd'hui de la croissance tant en quantité qu'en qualité des bibliothèques consacrées au public des enfants, à l'extérieur et à l'intérieur de l'école.

### **La censure du marché**

Vieille et maligne comme toutes les plaies, la censure a toujours été une faiblesse de ceux qui ont le pouvoir et veulent décider de ce que les peuples doivent lire et savoir. Aujourd'hui, dans ce pays que l'on a décrété pays du premier monde, on a ouvert les portes, avec enthousiasme, à la mondialisation, cette brillante idée des pays qui commandent, pour nous

faire croire que nous sommes tous égaux si nous pensons comme eux et que nous obéissons à leurs théories ;

Nous avons maintenant une forme nouvelle et très dangereuse de censure, qui fonctionne de la pire des manières : la censure que le marché nous impose. Elle est la plus dangereuse car elle n'interdit aucun livre. Il s'agit tout simplement de la concentration de grandes maisons d'édition multinationales, régies par les lois du marché et qui choisissent de publier des best-sellers, ou du moins des auteurs célèbres qui assurent le succès commercial, tout en rejetant ce qui ne rapporte pas gros.

Sur cette question, le rôle des bibliothèques est aussi fondamental, car elles proposent un matériel choisi par sa qualité, conservent les œuvres que le temps et les modes écartent, et créent les conditions pour que la bonne littérature soit aussi prise en compte par les maisons d'édition.

Mais à grand maux grands remèdes. Des organismes dépendant des gouvernements national, provinciaux, municipaux et des institutions privées achètent et distribuent des livres pour enfants, enrichissant ainsi au fil des années les fonds des écoles d'un matériel de lecture choisi et actualisé, tant argentin qu'étranger, profitant de la qualité et de l'abondance d'œuvres littéraires.

De multiples plans de promotion de la lecture ont stimulé l'intérêt pour le livre, même dans les villages les plus petits et les plus éloignés des grands centres urbains. Même les nouvelles expériences comme les bibliothèques pour les bébés font partie de cet effort, qui essaient avec des livres en tissu ou en plastique de créer, depuis les premiers mois de la vie, un rapprochement au livre. Bien que ces pratiques n'aient pas réussi à s'installer, elles ouvrent le chemin et créent la conscience qu'il faut commencer tôt.

De diverses fondations privées s'occupent aujourd'hui principalement de subvenir aux besoins de lieux marginaux, et arrivent à les toucher, avec des milliers de livres, accompagnés de spécialistes, et à lancer l'aventure de lire ainsi qu'une meilleure efficacité par rapport au livre chez les enseignants et les bibliothécaires.

Silencieuses, presque méconnues dans leur présence discrète, des milliers de coopératives, dans chaque école, chaque quartier, chaque village font un travail de fourmi qui transforme radicalement les rapports des enfants avec les livres.

Les chiffres montrant le nombre de bibliothèques gérées par les diverses organismes, ainsi que le nombre de livres donnés gratuitement chaque année, sont remarquables, et se produisent ainsi des changements précieux. Et les plans de promotion de la lecture dans les écoles et les bibliothèques, avec des actions comme les bibliothèques itinérantes arrivant à des lieux où rien d'autre n'existe, montrent une préoccupation pour résoudre chaque problème à chaque endroit.

Mais tout n'est pas rose. Nous mentionnons quelques bonnes choses qui se passent tous les jours et qu'il est bon de remarquer. Mais comme toujours, la médaille a deux faces. Et voici la seconde face : tout ceci a une valeur très relative dans l'étendue immense de ce pays si riche et si inégal, avec une société qui sait que les marginaux existent car ceux-ci ont appris à se manifester, en multitude, remplissant les rues de ses protestations. Ce sont leurs enfants qui vont à l'école car il y a une assiette de nourriture, peut-être le seul qu'ils auront de la journée. Et mille livres, deux mille, dix mille, cent mille donnés dans des écoles et des bibliothèques, perdent de leur importance si nous savons que ceux qui en ont besoin, sont dix millions.

Toute cette aventure de lire nous amène à d'innombrables questionnements. Ces plans sont-ils réalisés en accord avec les besoins de chaque communauté ? L'accompagnement du matériel donné est-il suffisant, les formations sont-elles adéquates ? De toutes les manières, il s'agit d'une construction quotidienne, où la prise de conscience, la défense des besoins propres de chaque communauté, la conscience du propre pouvoir de réclamer et de construire, jouent un rôle important.

Et une dernière réflexion, apprise je ne sais où mais qui mérite d'être prise en compte : les livres nous font peut-être plus connaisseurs, mais pas meilleurs. Nous savons bien que la culture est un avantage, mais elle ne va pas toujours de pair avec les bonnes intentions.

Vouloir résoudre ceci n'est peut-être qu'un rêve, une utopie, mais si nous baissons les bras et nous cessons de rêver, et de nous battre pour que les rêves deviennent réalité, alors oui, nous aurons perdu la partie.

**(trad. V. Quiñones)**